Mazères, Édouard Joseph Ennemond

Chacun de son coté

PQ
2359
M26C5

Mazères

Chacun de son coté.

1828.

CHACUN
DE SON COTÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. MAZÈRES.

Représentée pour la première fois au Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du roi, le 25 janvier 1828.

PRIX : 3 FR. 50 C.

PARIS,

J. N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N. 7;

ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRE,

PALAIS-ROYAL, RUE SAINT-HONORÉ, N. 210,

PRÈS LE THÉATRE FRANÇAIS.

1828.

LIBRARY
AUG 19 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2359
M26C5

CHACUN
DE SON COTÉ.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le marquis DERBON, lieutenant-général, pair de France.	M. BAPTISTE.
Le baron de VALLIÈRE, son neveu.	M. ARMAND.
Le comte ALEXIS BALCOFF, attaché à l'ambassade de Russie.	M. MENJAUD.
BARGEOT, notaire.	M. MONROSE.
La baronne de VALLIÈRE.	Mlle MARS.
Madame BARGEOT.	Mlle MANTE.
JULIETTE, femme de chambre de la baronne.	Mlle DUPONT.

Les personnages sont placés, en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre; le premier tient la gauche du spectateur.

CHACUN
DE SON COTÉ.

Le premier acte se passe à Paris, chez la Baronne de Vallière. — Le théâtre représente un salon; portes au fond, à gauche et à droite.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JULIETTE, LE COMTE ALEXIS.

JULIETTE, un livre à la main.

Non, M. le comte, non; vous ne pouvez pas entrer chez madame.

LE COMTE ALEXIS.

Comment! vous me refusez... à moi?

JULIETTE.

Oui, M. le comte; on m'a défendu...

LE COMTE ALEXIS.

D'où vient donc ce caprice? Je sais bien qu'une jolie femme est comme un souverain : tout le monde n'a pas l'entrée de ses petits appartemens, tout le monde n'a pas le droit d'assister à son grand lever!...

mais il y a des courtisans privilégiés, et il me semble que... moi...

JULIETTE.

Vous, comme les autres, M. le comte; madame vous prie de vouloir bien l'attendre dans ce salon.

LE COMTE ALEXIS.

Allons, j'attendrai; (Il s'assied.) et d'ailleurs, quand on attend en aussi bonne compagnie...

JULIETTE.

M. le comte Balcoff est galant... c'est connu.

LE COMTE ALEXIS, prenant son livre.

Et que lisait donc là mademoiselle Juliette?

JULIETTE.

Oh! c'est un livre... c'est le théâtre de Marivaux.

LE COMTE ALEXIS.

Ah! ah!

JULIETTE.

Vous ne savez pas, M. le comte, tout ce qu'il y a de bon dans ses rôles de soubrettes!

LE COMTE ALEXIS.

Ah! je ne sais pas!... Parce que je suis étranger, parce que je suis Russe, mademoiselle Juliette croit que je ne connais pas le répertoire français!... Rassurez-vous, mademoiselle Juliette; je suis digne de vous comprendre! votre maîtresse m'a déjà parlé de vos doléances continuelles, de vos chagrins, de vos regrets!

JULIETTE.

Comment n'aurais-je pas de chagrins, lorsque je compare ma position dans le monde avec celle des soubrettes d'autrefois? Ah!... M. le comte, la révolution a fait bien du tort aux femmes de chambre!

LE COMTE ALEXIS.

Voyons... racontez-moi tous vos malheurs!... Puisqu'on ne veut pas me recevoir, je ne suis pas fâché de causer avec vous, en attendant qu'il fasse jour chez madame la baronne.

JULIETTE.

Moi, M. le comte, j'ai souvent été au spectacle dans mon enfance, parce que mon père était cocher d'une grande coquette; je sais ce que sont les domestiques de comédie, et je sais aussi ce que nous sommes, nous autres: ce n'est pas la même chose!

LE COMTE ALEXIS.

Mais, ma chère amie, les temps sont changés... les mœurs ne sont plus les mêmes!...

JULIETTE.

Le costume d'abord, M. le comte, le costume!... quelle différence!... Les Martons et les Lisettes de l'ancien régime avaient des rubans, des fleurs, des dentelles!... maintenant, un tablier de toile ou de percale... tout au plus!... Encore s'il n'y avait que cela, on s'en consolerait!... mais la partie morale du métier!...

LE COMTE ALEXIS, à part.

Diable! il paraît qu'elle a profondément étudié les secrets de son art.

JULIETTE.

La partie morale!... les profits... et la confiance!... on n'en a plus de confiance!... Jadis, les maîtres disaient tout à leurs domestiques! et les maîtresses donc! elles en disaient encore bien plus!... aujourd'hui.... rien.... M. le comte, rien!... nous en sommes réduits à tout deviner.

LE COMTE ALEXIS.

Et quand on devine, le champ des conjectures est vaste : n'est-ce pas, mademoiselle Juliette?

JULIETTE.

Sans doute : on ne sait pas où s'arrêter!... Voilà madame la baronne de Vallière; c'est une maîtresse bien bonne, bien excellente!... eh bien! elle n'a qu'un défaut : c'est d'être dissimulée avec moi!... pourtant je suis chez elle depuis qu'elle est veuve.

LE COMTE ALEXIS.

Veuve!

JULIETTE.

Pardon, je me trompe toujours! depuis qu'elle est séparée de son mari! au fait, M. le baron vit de son côté, madame la baronne vit du sien : ils sont bien décidés à ne plus se revoir... et sous tous les rapports, c'est absolument comme si elle était veuve. Eh

bien! M. le comte, depuis trois ans, madame ne m'a pas encore confié un seul petit secret.

LE COMTE ALEXIS, se levant.

C'est affreux!

JULIETTE.

Elle a tort!... En ne me disant rien, elle m'expose à avoir des idées... et quand mon imagination travaille...

LE COMTE ALEXIS.

Il ne faut pas que votre imagination vous emporte trop loin, mademoiselle Juliette. Soyez persuadée que madame la baronne ne fait que ce qu'elle doit faire, et n'a par conséquent rien à vous cacher!... Quant à vos infortunes, je vous avoue que je ne les trouve pas fort à plaindre!... les rubans roses, les fleurs et les tabliers de mousseline ne vous iraient pas mieux que le costume simple et convenable que vous portez; vous êtes tout aussi jolie que les camaristes d'autrefois, et voilà des yeux qui pourraient le disputer en beauté à ceux de toutes les Martons passées, présentes et futures... Pour ce que vous appelez la partie morale du métier, il n'y a plus, il est vrai, de marquis à talons rouges qui vous jettent des bourses remplies d'or: il n'y a plus d'épais financiers qui vous passent gracieusement au doigt un brillant du plus grand prix... Mais lorsqu'une femme de chambre est dévouée, fidèle,... on

trouve encore le moyen de payer sa discrétion.... et puisque mademoiselle Juliette aime le spectacle, nous pourrons lui donner de temps en temps la loge grillée de l'ambassadeur?

JULIETTE.

Ah! M. le comte, que vous êtes bon! aux Français, si c'est possible.

LE COMTE ALEXIS.

Oui : dimanche prochain, je vous donnerai la loge des Français.

JULIETTE.

Pourvu qu'il y ait une comédie à soubrettes!... Quand je vois en scène une Lisette qui cause familièrement avec sa maîtresse et qui conduit habilement ses intrigues, je me dis : voilà pourtant comme je devrais être! ça me fait de la peine; mais au fond, ça me flatte et ça me fait plaisir.

LE COMTE ALEXIS.

Bien! mademoiselle Juliette, bien!... Calmez un peu la vivacité de vos regrets, modérez votre curiosité; tâchez de ne pas deviner plus que la vérité, et continuez à puiser des consolations dans la lecture de votre cher Marivaux... le voilà, je vous le rends. (On sonne.)

JULIETTE.

On sonne! c'est sans doute M. le général Derbon, car madame l'attend.

LE COMTE ALEXIS.

Je n'aime pas beaucoup à le rencontrer, le cher oncle! c'est le Caton de la famille... et les Catons et moi...

JULIETTE, à la porte.

C'est M. Bargeot et sa femme...

LE COMTE ALEXIS.

Oh! madame Bargeot... la délicieuse femme! méchante, sotte, commune, un vrai bijou!

SCÈNE II.

LE COMTE ALEXIS, MADAME BARGEOT, BARGEOT, JULIETTE.

MADAME BARGEOT.

Tiens! vous voilà déjà ici, M. le comte?

LE COMTE ALEXIS.

Heureux de vous y rencontrer, madame.

BARGEOT.

Et on l'attendait ce matin au bois de Boulogne!

LE COMTE ALEXIS.

Comment, mon cher notaire, vous aviez déjà déserté votre étude?

BARGEOT.

Mon étude! les devoirs de ma charge, n'est-ce pas! Vieux préjugé, mon cher. Quand on a mis quatre cent

mille francs à une étude, ce n'est pas pour s'en occuper ! J'ai mes clercs!... Vous avez eu tort de ne pas venir au bois!..... vous auriez tenu tous nos paris. Lord Williams a fait courir sa jument avec un cheval de Crémieux : la course a été charmante;..... j'ai perdu vingt-cinq louis.

MADAME BARGEOT.

Eh bien ! messieurs, est-ce que nous n'entrons pas chez cette chère baronne?

JULIETTE.

J'ai ordre d'introduire madame.

MADAME BARGEOT.

Je vous retrouverai ici, messieurs. (à Alexis.) Elle va vous faire attendre, notre belle amie; elle est si coquette !

LE COMTE ALEXIS, à part.

C'est bien là un propos d'amie intime.

MADAME BARGEOT.

Vous me verrez ce soir au bal, M. le comte!..... Mademoiselle Victorine me fait une robe... une robe qui fera tourner toutes les têtes !

BARGEOT, à part.

Je réponds bien que la mienne ne tournera pas.

(Madame Bargeot et Juliette entrent par la porte à droite.)

SCÈNE III.

LE COMTE ALEXIS, BARGEOT.

LE COMTE ALEXIS.

Ce soir, grand bal, grande fête! ah! mon ami, quelle vie joyeuse nous menons!..... J'ai déjà bien couru le monde! J'ai été attaché à toutes nos ambassades;... j'ai vu Vienne, Londres, Madrid,... et j'y ai langui sans peine et sans plaisir! Je n'ai vraiment commencé à vivre que le jour où j'ai enfin touché l'heureux sol de la France. Oh! je ne suis pas comme tous les étrangers qui vont vantant leur pays aux dépens de celui qui leur donne l'hospitalité! Moi, j'aime la France... et je le dis hautement. Comment ne l'aimerais-je pas cette belle France, et surtout ce cher Paris où je nage au milieu de toutes les voluptés? Paris, séjour enchanteur! c'est la terre promise des étrangers! c'est le paradis de l'Europe! aussi, depuis six mois que je suis au nombre des élus, j'en goûte et j'en savoure avec délice toutes les joies!... Ah! si jamais j'y suis ambassadeur!... vous verrez, mon cher notaire, mon luxe et ma magnificence!... vous verrez comme je ferai rouler à grands flots les roubles de sa majesté l'Empereur de toutes les Russies.

BARGEOT.

Si vous êtes ambassadeur!

LE COMTE ALEXIS.

Eh! cela n'est pas impossible! Je suis bien vu à la cour de Saint-Pétersbourg;... et là, comme ici, un beau mariage nous a bientôt ouvert le chemin des honneurs et de la fortune! J'ai laissé plus d'une grande dame pleurant mon absence! j'ai une belle veuve, la princesse Pauloska, qui me garde une fidélité... de cinq cents lieues! Je ne vous parle pas des dames de Paris... parce que je les aime, mais je ne les épouse pas!

BARGEOT, à part.

Et on dit que les Français sont fats!

LE COMTE ALEXIS.

Mais, mon cher, l'ambition viendra toujours assez vite... et je ne veux l'attendre qu'au milieu des plaisirs; je veux m'acclimater chez vous, je veux me façonner aux goûts, aux habitudes des Français!... je veux être Français moi-même... de cœur, de caractère... Vous ne me repousserez pas de vos rangs? n'est-il pas vrai, mon cher Bargeot?

BARGEOT.

Vous êtes trop aimable pour n'y être pas accueilli à bras ouverts! Vous avez cependant votre côté faible, mon cher comte, et vous vous ferez diffici-

lement pardonner la manière dont vous parlez des femmes.

LE COMTE ALEXIS.

Vous allez recommencer vos grandes phrases..... Les femmes veulent être adorées; eh bien! je les adore.

BARGEOT.

Mais vous les compromettez.

LE COMTE ALEXIS.

Eh! mon cher, l'amour-propre n'est-il pas en même temps le mobile et le but de toutes nos actions? Quand nous nous mettons en campagne pour attaquer un cœur qui offre de la résistance, ce que nous désirons avant tout, n'est-ce pas l'éclat de notre victoire? et, dès qu'on la proclame, qu'elle soit vraie ou fausse, n'avons-nous pas atteint notre but? C'est la publicité qui fait le succès.

BARGEOT.

Oh! mon cher comte!

LE COMTE ALEXIS.

Que voulez-vous? moi, j'use de mes avantages!... mon étrangeté a séduit toutes vos Françaises!... elles me trouvent charmant parce que j'arrive des bords de la Baltique! Le comte Alexis est à la mode; on le désire; on le veut... il se donne!... Si les maris ont la faiblesse de s'en fâcher... je suis là pour défendre

mes droits... Ici, par exemple, je n'ai pas de mari à redouter.

BARGEOT.

Parlez donc plus bas.

LE COMTE ALEXIS.

Est-ce agréable un ménage pareil? je vous le demande! Aussi j'admire tous les jours le perfectionnement des mœurs françaises. Autrefois, quand la discorde avait soufflé sur deux tendres époux, il leur fallait subir les débats publics d'un procès scandaleux; les tribunaux retentissaient de leurs querelles conjugales; on publiait des secrets qui devraient toujours rester cachés dans le sein des familles, et c'est au bruit des acclamations indiscrètes de la foule que le fatal divorce était prononcé. Aujourd'hui, c'est plus simple! On se marie; on s'adore... c'est une adoration qui durera une éternité! éternité de trois ou quatre années, un an d'amour, trois ans d'égards, c'est le terme moyen. On ne tarde pas à s'apercevoir qu'on ne se convient plus!... on se sépare..., mais à l'amiable..., après un arrangement à huis-clos!... c'est un divorce tout pacifique!... On ne voit plus le même monde; quand on se rencontre, on se salue, ou on détourne la tête, ce qui est la même chose! Monsieur vole à de nouvelles amours, et madame n'a plus qu'à goûter tous les agrémens du veuvage; mais c'est un veuvage qui

n'exige pas de robes noires; pas de larmes, de tristesse! c'est charmant, délicieux... et commode! plus d'argus..., plus de jalousie... légitime! le champ reste libre aux adorateurs...

BARGEOT, lui prenant la main.

Qui devraient au moins, par pudeur, respecter davantage l'objet de leur culte, et ne pas le sacrifier ainsi à leur vanité.

LE COMTE ALEXIS.

Mon cher Bargeot, expliquons-nous sincèrement; vous savez que moi, j'agis toujours avec franchise.

BARGEOT.

Et il veut devenir ambassadeur!...

LE COMTE ALEXIS.

Voyons; nous sommes rivaux?

BARGEOT.

Ah! je vous ai déjà dit...

LE COMTE ALEXIS.

On m'a assuré que vous n'aviez pas toujours été insensible aux charmes de la baronne..., et que...

BARGEOT.

Que n'assure-t-on pas dans le monde? Non, mon cher! je suis l'ami de la baronne, son notaire, son conseil; elle est liée avec ma femme.

LE COMTE ALEXIS.

Raison de plus... Bien souvent l'amitié des femmes

sert de manteau aux amours des maris, et vous craignez d'avouer...

BARGEOT.

Non, je ne crains rien ; madame Bargeot et moi, nous ne serons jamais jaloux !..... Vous savez mes idées sur le mariage, et comment s'est fait le mien !... Ma femme avait de la fortune... il fallait bien qu'elle eût quelque chose ! Un notaire a besoin d'une femme : elle lui est aussi indispensable que son étude ! d'abord elle paie l'étude... et puis un ménage inspire toujours plus de considération, de confiance... les cliens aiment mieux... enfin j'ai épousé madame Bargeot... c'est un mariage politique et philosophique ! Mais, d'un autre côté, je vous jure que...

LE COMTE ALEXIS.

Allons, il faut bien croire. (A part.) Il est un peu tartuffe le cher notaire. (Haut.) Je vous crois ; mais parlez-moi donc un peu du mari de la Baronne....? avec elle, je n'ai jamais osé hasarder un seul mot..... Je ne l'ai pas encore vu ce baron de Vallière..... et, dans ma position, il faut bien que je le connaisse ! il n'est pas à Paris, je crois ?

BARGEOT.

Il vient de terminer une longue tournée qu'exigeaient les grandes spéculations dans lesquelles il s'est jeté : des canaux, des usines, des filatures !..... mais il est de retour.

LE COMTE ALEXIS.

C'est un original? un...

BARGEOT.

Pas du tout... M. de Vallière a eu des torts envers sa femme, torts qu'il ne m'appartient pas de discuter..... Mais, mon cher comte... ainsi vont nos préjugés...; on se conduit mal avec les femmes, et on n'en conserve pas moins sa réputation d'homme d'honneur! tenez, vous, vous êtes un fort galant homme!

LE COMTE ALEXIS.

C'est un faiseur de projets?..... il a beaucoup mangé?... vous devez savoir cela..., vous..., leur notaire?

BARGEOT.

Mon cher Alexis, je ne m'occupe pas beaucoup de mon étude: cela est tout simple! j'ai mes clercs! ils sont là! la besogne est pour eux; et ils s'en acquittent beaucoup mieux que je ne pourrais le faire moi-même!... Mais, si je néglige mon étude, au moins je n'en trahis pas les secrets; je n'oublie jamais ce que mon ministère a de sacré, et vous ferez bien de ne plus me presser de questions: je n'y répondrais pas. J'ai été l'ami de M. de Vallière :... je ne le vois plus ;..... mais, de loin, je crois l'être encore, et je me trouve heureux de lui rendre le témoignage d'es-

time qu'il m'accorde sans doute quand il en trouve l'occasion.

LE COMTE ALEXIS.

J'écoute vos leçons doctorales, grave magistrat... à éperons.

BARGEOT.

Mon ami, je ne suis pas un sage; j'ai toujours fort bien entendu la vie, et j'espère la continuer comme je l'ai commencée; mais je suis bon pour le conseil, et, croyez-moi, il ne faut jamais dédaigner la morale que font les mauvais sujets!..... c'est une morale d'expérience qui en vaut bien une autre.

LE COMTE ALEXIS.

Ah çà! mais les portes du sanctuaire restent bien long-temps fermées!

BARGEOT.

Pour peu que madame Bargeot ait entamé le chapitre des chiffons, nous ne sommes pas près d'être admis.

LE COMTE ALEXIS.

Cependant la baronne attend son oncle qui doit venir ce matin, sans doute pour lui faire encore quelques remontrances, car il ne les lui épargne pas!... et je crois que sa morale est un peu comme la vôtre; c'est un composé... d'expérience et de fredaines de garnison...

BARGEOT.

Il nous est difficile d'obtenir grace à ses yeux !... c'est un frondeur, un misanthrope d'une nouvelle espèce...; toujours le reproche à la bouche, et c'est en parlant sans cesse de son indulgence qu'il nous accable de sa sévérité.

LE COMTE ALEXIS.

Je crois qu'il ne m'aime pas, et je le lui rends bien.

BARGEOT.

Du reste, loyal, honorable....., aimant sa nièce comme sa fille, brave militaire, un de nos lieutenans-généraux les plus distingués, et qui n'est arrivé à la chambre des pairs qu'après de longs et éclatans services... C'est lui ! le voici.

SCÈNE IV.

LE COMTE ALEXIS, LE MARQUIS DERBON, BARGEOT.

LE MARQUIS DERBON.

Bonjour, M. Bargeot..... J'ai l'honneur de saluer M. le comte Balcoff.

LE COMTE ALEXIS.

Général, nous parlions de vous.

LE MARQUIS DERBON.

Et vous en disiez beaucoup de mal? car on me fait une réputation de sévérité, de brusquerie, qui, en conscience, est bien injuste!..... Je suis l'homme du monde le plus indulgent : je laisse chacun vivre à sa fantaisie, et jamais je ne me mêle..... Mais savez-vous, messieurs, que vous voilà de bien bonne heure chez ma nièce?..... il est à peine midi....., et.....

BARGEOT.

J'ai accompagné madame Bargeot qui est là avec elle.

LE MARQUIS DERBON.

Et M. le diplomate, qui a-t-il accompagné?

LE COMTE ALEXIS.

J'étais venu pour prendre les ordres de madame la baronne pour le bal de ce soir.

LE MARQUIS DERBON.

Ah! oui..... cette fameuse fête qu'elle vous donne à sa campagne de Saint-Mandé!..... Je ne sais pas pourquoi tant de folles dépenses..... Mais madame est sa maîtresse..... Ce n'est pas mon affaire;..... et, quand quelque chose ne me regarde pas..... C'est bien ridicule!

LE COMTE ALEXIS.

Général, j'ai une revanche à vous donner : nous nous verrons au bal, les armes à la main.

LE MARQUIS DERBON.

Oui....., oui, les armes à la main, si nous nous voyons.

SCÈNE V.

LE COMTE ALEXIS, BARGEOT, LA BARONNE DE VALLIÈRE, MADAME BARGEOT, LE MARQUIS DERBON.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! messieurs, que je vous demande de pardons! vous m'attendiez... Bonjour, Bargeot...

LE COMTE ALEXIS.

La santé de madame la baronne...

MADAME DE VALLIÈRE.

Est bonne, très-bonne; je vous remercie... On ne vous a pas vu hier soir, M. le Comte?

LE COMTE ALEXIS.

C'était le jour de loge de la marquise... je n'ai pas pu me dispenser...

MADAME DE VALLIÈRE.

Et vous avez été au nouveau ballet; c'est fort bien fait! c'est un ballet délicieux, surtout quand on l'a déjà vu vingt fois! et d'ailleurs la marquise est si jolie..., un peu maigre..., très-coquette... Bonjour, mon oncle!

LE MARQUIS DERBON.

Je croyais que tu ne me voyais pas.

MADAME DE VALLIÈRE.

Moi, ne pas vous voir, mon cher oncle !

MADAME BARGEOT, bas à Bargeot.

Elle aime bien mieux s'occuper de M. Alexis.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je sais que vous êtes venu pour causer avec moi. Ces messieurs auront la bonté de nous excuser? nous devons nous revoir! vous le savez, c'est ici le rendez-vous général; nous partons tous à trois heures pour Saint-Mandé.

LE MARQUIS DERBON.

J'espère que les plaisirs du bal ne feront oublier mon invitation à personne : il est convenu que nous déjeûnons demain chez moi. Madame Bargeot ne dédaignera pas un modeste déjeuner de garçon?

MADAME BARGEOT.

Ah! déjeuner de garçon où il y aura des femmes!

BARGEOT, à part.

Madame Bargeot a toujours des saillies originales! quand on n'y est pas préparé..... (Haut.) Oui, général, oui, nous viendrons! mais je compte sur vous pour notre grande partie de chasse.

MADAME BARGEOT.

A propos, messieurs! faites donc compliment à mon mari sur sa nomination.

LE MARQUIS DERBON.

Quelle nomination? Est-ce que le garde des sceaux...? est-ce que la chambre des notaires...?

BARGEOT.

Non, non : c'est le grand veneur! Je suis nommé louvetier! j'ai reçu mon brevet ce matin.

LE MARQUIS DERBON.

C'est flatteur... pour vos cliens.

BARGEOT.

Bah! bah! mes cliens! est-ce que je n'ai pas mes clercs! Allons, madame Bargeot, je suis à vos ordres.

LE COMTE ALEXIS.

Madame....

MADAME DE VALLIÈRE.

A trois heures, M. le comte, soyez exact.

SCÈNE VI.

MADAME DE VALLIÈRE, LE MARQUIS DERBON.

LE MARQUIS DERBON.

Enfin, les voilà partis! J'ai cru qu'ils allaient tous s'installer ici à poste fixe!... et moi... à peine si tu faisais attention!... il est vrai que j'y suis habitué,

quand la jeunesse est là, nous autres vieux, nous avons le privilège de la solitude.

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon bon oncle! on cause un moment avec tous ses amis! mais celui qu'on chérit et qu'on révère... l'ami... de cœur... on le retient seul, pour le garder plus long-temps.

LE MARQUIS DERBON.

Ah! tu vas me cajoler!... N'importe! je te parlerai, et tu m'entendras.

MADAME DE VALLIÈRE.

Général, je devine! C'est jour de sermon, n'est-ce pas?

LE MARQUIS DERBON.

Tu plaisantes... et pourtant que de réflexions tu devrais faire! mais non : tu me laisses le soin de les faire pour toi!... D'abord ce bal, cette fête... si tu crois que j'irai...

MADAME DE VALLIÈRE.

Comment?

LE MARQUIS DERBON.

Non : je n'irai pas sanctionner par ma présence!... je ne veux pas avoir l'air d'encourager tous ces jeunes fous qui tourbillonnent à tes côtés!

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien, mon oncle, nous danserons sans vous!

LE MARQUIS DERBON.

Ma chère Ernestine, est-ce là ce que tu m'avais promis? ouvre donc enfin les yeux, et n'augmente pas chaque jour les inconvéniens de ta position!... Tu ris de mes conseils paternels, tu les repousses; tu as voulu vivre seule, sans guide, sans mentor!... Par qui es-tu toujours entourée?

MADAME DE VALLIÈRE.

Mais, général....

LE MARQUIS DERBON.

D'abord, ton notaire... louvetier!

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon oncle, Bargeot est un ami sûr, discret..... Lorsque je me suis trouvée seule... il s'est chargé de mes affaires, et avec un zèle, un désintéressement... Je lui dois beaucoup; vous ne voudriez pas me conseiller l'ingratitude... Bargeot est un homme d'une probité éprouvée, et la probité fait excuser bien des ridicules!

LE MARQUIS DERBON.

Allons, j'ai tort: passe pour Bargeot! mais sa femme?

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah!... sa femme... c'est mon amie.

LE MARQUIS DERBON.

Ton amie!... toi, si charmante et si distinguée, brillante de graces et d'esprit; toi qui devrais être

l'ornement des premières sociétés de Paris; toi, mon Ernestine, l'amie d'une femme ridicule! et pourquoi cette amitié? parce que toutes ces dames du notariat, qui sont fort aimables, se plaisent à la tourner en dérision!... Elle, la pauvre femme, elle a du moins l'esprit d'espérer que ton intimité la relèvera un peu, et que le contact lui donnera un vernis de bonnes manières!... C'est peine inutile, le terrain est ingrat; elle n'entre pas dans un salon sans que Bargeot ne soit sur les épines... il a toujours peur qu'elle ne fasse quelque gaucherie!

MADAME DE VALLIÈRE.

Et il a raison d'avoir peur! Je peux fort bien ne pas la ménager, mon intime amie; car elle est femme à me le rendre, et même à avoir pris les devans!

LE MARQUIS DERBON.

Et toi, tu la reçois, tu l'accueilles, parce que tu es seule, et qu'il te faut une compagne... en public, au spectacle!... c'est un bras que tu prends!... conséquence de ta fausse position.

MADAME DE VALLIÈRE.

Sans doute : que voulez-vous que je fasse?

LE MARQUIS DERBON.

Et ton conseiller privé, que veux-tu que j'en dise? Diplomate imberbe qui fait de la diplomatie au bois de Boulogne, et de la politique au balcon des Bouffes; petit Lovelace qui croit avoir le caractère français

parce qu'il en a facilement ramassé tous les défauts ! léger, indiscret, joueur....

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah ! vous l'appelez joueur parce qu'il vous gagne votre argent !

LE MARQUIS DERBON.

C'est un des piliers du Salon, je le sais.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je ne suis pas chargée de contrôler ses dépenses.

LE MARQUIS DERBON.

Elles sont énormes ses dépenses : on blâme ses assiduités près de toi ; tu le vois trop souvent.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je le vois... parce qu'il est aimable, quand il veut l'être ! Nous faisons de la musique !

LE MARQUIS DERBON.

Oui.... de la musique ! vous chantez ensemble.... c'est bien dangereux, la musique !..... le monde est méchant, ma chère amie ; il faut faire des concessions à l'opinion publique.

MADAME DE VALLIÈRE.

Le monde !... l'opinion publique !... Monde sévère, et qui a cependant besoin de tant d'indulgence !... l'opinion publique !... Et qu'appelez-vous opinion publique ? est-ce celle de ces désœuvrés de salons, toujours à l'affût du scandale, par qui une inconséquence devient un crime, et un soupçon une certi-

tude? est-ce celle de ces prudes qui ont attendu cinquante ans pour rencontrer la sagesse, qui nous dénigrent par dépit de ne pouvoir plus être dénigrées elles-mêmes, et s'amusent à faire de la dévotion parce qu'elles ne peuvent plus faire autre chose? Croirez-vous aux propos méchans de ces fats qui promènent leur nullité de boudoir en boudoir, qui se vengent d'un refus par une bassesse, et publient effrontément des succès qu'on ne leur a jamais accordés, et qu'on ne leur accordera jamais; lâches ennemis qui, de loin, nous déchirent en feignant de chanter nos louanges, et qui, de près, tendres, passionnés, à nos genoux nous demandent des fers, et se glorifieraient du titre d'esclaves! Est-ce là l'opinion publique? Non, mon oncle, non; et vous êtes trop raisonnable! vous vous rangerez parmi les gens qui jugent et qui n'accusent pas. La vraie sagesse est bonne et tolérante; il n'y a que l'hypocrisie de sévère et d'implacable.... Et moi, qui n'ai rien à me reprocher; moi, faible et sans défense, parce que celui qui devrait me protéger m'a trahie, abandonnée, faut-il que je me courbe devant tant d'injustices? Pour y échapper, pour plaire à ce monde qui m'accuse, ne me reste-t-il plus qu'à m'en séquestrer, et à expier dans la retraite des fautes qui ne sont pas les miennes? Pour ensevelir ma honte et mes regrets, me faut-il aller chercher quelque couvent? J'en trouve-

rai!... j'en trouverai qu'on ouvre au repentir; mais je n'ai rien à y faire!... Non, non; puisqu'il a plu à monsieur mon mari de me rendre ma liberté..... ma liberté, mon indépendance..., le premier, le plus précieux des biens, celui qui remplace les autres que j'ai perdus!... Ma conscience me rassure, elle me soutient, et m'aide à mépriser toutes leurs odieuses calomnies.

LE MARQUIS DERBON.

Je t'afflige, Ernestine : je t'en demande pardon; mais je ne saurais trop éclairer ton inexpérience!... Ah! ma chère! qu'ils sont loin les jours où mon beau-frère et moi nous rêvions à cette union qui devait être si heureuse. Avant de mourir aux colonies... il me recommanda son Amédée!... je restai chargé d'assurer le bonheur de ce neveu que j'aimais, que j'avais élevé. Je te donnai à lui, je ne pouvais pas mieux faire. L'ingrat! comment m'a-t-il récompensé!... il a quitté le service! il m'a laissé seul sur mes vieux jours, sans consolations....

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon oncle! n'en trouvez-vous pas dans votre belle réputation? dans vos honneurs, vos titres!

LE MARQUIS DERBON.

Oui... mes titres!... On m'a fait marquis....; c'est consolant!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Estimé!... considéré!... couvert de gloire....

LE MARQUIS DERBON.

Couvert de gloire et de rhumatismes!... C'est bien beau la gloire, quand on la cherche!... Ah! ma chère, j'ai fini mon temps!... On pourrait m'appeler aussi un vieux voltigeur!... il y en avait avant moi, il y en aura après...; chacun le devient à son tour! Je ne suis plus bon à rien!..... à rien qu'à batailler un peu à la chambre sur le budget de la guerre, et à voter selon ma conscience.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! oui, il est bien ingrat! je l'ai tant aimé.

LE MARQUIS DERBON.

Ne parlons plus de lui! je te l'ai défendu : tu te rappelles nos conditions... si tu le revoyais jamais!... Ma fortune n'est qu'à ce prix!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! je ne m'occupe pas de lui! il est heureux!

LE MARQUIS DERBON.

S'il voulait revenir à toi!... je suis indulgent : mais!... avoir méconnu mon Ernestine, lui avoir préféré d'indignes maîtresses, les avoir affichées, s'être fourré dans de folles spéculations! et puis m'avoir fait perdre mon argent!

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon oncle, vos fonds vous tiennent au cœur! Vous êtes comme tous les gens qui ont été dérangés et dépensiers dans leur jeunesse... vous devenez un peu...

LE MARQUIS DERBON.

Que veux-tu? je ne peux plus compter mes bonnes fortunes, je compte mes billets de banque, et il m'en enlève cinquante!

MADAME DE VALLIÈRE.

Enlever! non!

LE MARQUIS DERBON.

Compromis... aventurés dans je ne sais quel canal!... S'il avait eu un peu de raison, par mon crédit je le faisais placer... (se levant.) Mais, tiens, son souvenir me fait mal! Adieu! adieu!

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien! vos gronderies sont donc finies? Je vous laisse toujours dire..., mais je suis bien sûre que vous finirez par faire ce que je voudrai; vous n'êtes pas méchant.

LE MARQUIS DERBON.

Eh non, sans doute, je suis trop bon! Ton entourage, contre lequel je crie..., je le reçois cependant! tu vois que je les ai invités pour demain, et même, par égard pour toi, je causerai avec le petit Cosaque, et je serai galant avec madame Bargeot! Allons, adieu! amuse-toi à ton bal, à ta fête!... je ne demande pas mieux! mais, je t'en prie, songe à cette maudite opinion publique! nous devons lui passer quelques injustices, pour qu'elle nous passe quelques faiblesses.

SCÈNE VII.

JULIETTE, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS DERBON.

Tiens, voilà mademoiselle Juliette qui t'apporte ta correspondance! Combien reçois-tu de déclarations par jour? quinze ou vingt?

MADAME DE VALLIÈRE.

Non : mais trois ou quatre! Ils sont étonnans, ces hommes! parce qu'on est seule..... parce qu'on n'a pas un mari..... ostensible..... ils croient qu'il n'y a qu'à écrire!... il faut les laisser faire; cela les amuse, et moi aussi.

LE MARQUIS DERBON.

Allons!... moque-toi bien d'eux!... Je me sauve! car je reste là... j'y resterais toujours!... Tu es une enchanteresse! une Armide!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Et vous un Renaud....

LE MARQUIS DERBON.

En cheveux blancs!... Adieu, ma chère, à demain... Adieu!

SCÈNE VIII.

JULIETTE, MADAME DE VALLIÈRE.

MADAME DE VALLIÈRE.

Pourquoi ne pas m'avoir donné mes lettres ce matin?

JULIETTE.

Madame....

MADAME DE VALLIÈRE.

Parce que vous avez voulu lire les journaux?

JULIETTE.

Seulement les articles, spectacle!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Mademoiselle Juliette, vos études dramatiques me nuisent beaucoup!... vous me mettez en rivalité avec Marivaux, et j'ai le désavantage... Avez-vous passé chez Herbault?

JULIETTE.

Oui, madame : il vient d'envoyer votre turban. Voici la petite note....

MADAME DE VALLIÈRE.

La petite note... Je ne veux pas la voir à présent; elle me mettrait en fureur, et il faut que je sois aimable ce soir.

JULIETTE.

On a apporté quatre bouquets pour madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Quatre!... M. Alexis aura envoyé le sien!... le colonel n'y aura pas manqué non plus; depuis quelques jours il est d'une exactitude...! Je me trompe fort, ou le troisième est du petit auditeur... il est amoureux... comme on l'est à vingt-cinq ans... il changera! Pour le quatrième, ma foi, je ne devine pas!... Quand l'inconnu voudra se faire connaître!

JULIETTE.

Que faudra-t-il faire de ces bouquets, madame?

MADAME DE VALLIÈRE.

Mais... vous me donnerez le plus joli. Allez, et préparez tout pour ma toilette.

SCÈNE IX.

MADAME DE VALLIÈRE seule, lisant ses lettres.

Le vieux capitaine de vaisseau qui m'offre une loge pour demain : il devient entreprenant... il est fou!... à son âge!... Eh bien? je ne me trompe pas!... Amédée! mon mari! c'est bien de lui! pour y croire, j'ai vraiment besoin de la lire deux fois.

(Lisant.)

« Madame la baronne, mes domestiques ne seraient

« sans doute pas reçus chez vous; ainsi je suis forcé « d'avoir recours à la petite poste. Il faut absolument « que je vous parle, à vous, à vous seule. J'aurai donc « l'honneur de me présenter demain : j'ose espérer « que vous voudrez bien me recevoir, et même je « ne crains pas de vous en prier avec instances.

« Le baron Amédée de Vallière. »

Qu'est-ce que cela veut dire? après trois ans de silence?

SCÈNE X.

MADAME DE VALLIÈRE, JULIETTE.

JULIETTE.

Il y a là un monsieur qui demande madame la baronne.

MADAME DE VALLIÈRE.

Quel monsieur?

JULIETTE.

Je ne le connais pas, et il refuse de me dire son nom.

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est lui!

JULIETTE.

Lui?

MADAME DE VALLIÈRE.

Faites entrer; que peut-il me vouloir?

JULIETTE.

Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

MADAME DE VALLIÈRE.

Juliette, je n'y suis pour personne; si on vient, qu'on veuille bien m'attendre un moment.

JULIETTE.

J'ai vu bien des messieurs chez madame, mais je n'ai jamais vu celui-là.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

AMÉDÉE, MADAME DE VALLIÈRE.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je vous demande pardon, monsieur; je n'ai eu votre lettre que tout à l'heure... et je suis encore toute surprise...

AMÉDÉE.

C'est moi, madame, qui ai mille excuses à vous faire!... il fallait un motif comme celui...

MADAME DE VALLIÈRE.

Plus je vous regarde,... monsieur, vous êtes bien changé.

AMÉDÉE.

J'arrive à peine d'un long voyage... Vous ne l'êtes pas, vous, madame,... je vous retrouve toujours jolie!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Oh!... ce n'est certainement pas pour me faire des complimens que vous êtes venu?

AMÉDÉE.

Je me priverai du plaisir d'être sincère, madame, et puisque vous avez la bonté de m'entendre, je n'abuserai pas long-temps de votre complaisance.... D'abord, je voulais prier mon notaire de passer chez M. Bargeot, ils se seraient réunis pour vous communiquer la demande que j'ai à vous faire : mais étant pressé, j'ai cru qu'il était plus simple d'avoir l'honneur de vous voir et de terminer avec vous promptement et sans intermédiaire, si cela est possible.

MADAME DE VALLIÈRE.

Quand je saurai quelle est cette demande?

AMÉDÉE.

Quelque temps avant de nous séparer...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! je vous en prie, ne parlons pas du passé.

AMÉDÉE.

Lorsque nos intérêts, nos sentimens étaient les mêmes...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous voyez bien, monsieur, que vous parlez toujours du passé.

AMÉDÉE.

J'abrège, madame,... j'abrège... et j'arrive sans préambule à notre terre de Grand-Clos, qui, n'ayant pas été vendue, n'a pas cessé de vous appartenir comme à moi. Hier, j'ai trouvé une occasion de rompre dans son dernier lien une communauté de biens qui peut-être n'est plus très-convenable: je suis en marché, je voudrais traiter aujourd'hui ou demain au plus tard.

MADAME DE VALLIÈRE.

Oh mon dieu! vous m'effrayez!... est-ce que vos affaires seraient...?

AMÉDÉE.

Aucunement, madame... mais je voudrais...

MADAME DE VALLIÈRE.

Je respecte vos raisons, monsieur... Et vous avez besoin de ma permission, de ma procuration, je crois... car je n'entends rien à ces vilains noms-là?... Bargeot m'expliquera tout cela: avant de me décider, vous ne trouverez pas mauvais que je le consulte?

AMÉDÉE.

C'est trop juste, madame, et voici une note que j'avais préparée...

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est très-bien : je la lui remettrai.

AMÉDÉE.

Vous faites tout avec une grace... une grace qui m'enhardit, et semble m'autoriser à vous adresser une seconde prière! Pourriez-vous me donner votre réponse aujourd'hui?

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est bien prompt.

AMÉDÉE.

J'ose vous en supplier...

MADAME DE VALLIÈRE.

Je tâcherai... je vous l'écrirai... car je pars dans un moment pour Saint-Mandé!...

AMÉDÉE.

Vous avez toujours votre maison de campagne, madame?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur... et j'y donne aujourd'hui un bal... je réunis quelques amis...

AMÉDÉE.

N'avez-vous pas beaucoup agrandi les jardins, madame?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur, j'ai fait quelques changemens; j'ai ouvert une porte sur le bois de Vincennes...

AMÉDÉE.

Je l'ai vue, madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah!

AMÉDÉE.

L'autre jour, de grand matin, je revenais, je passais en poste devant la grille... croiriez-vous, madame, que j'ai eu la fantaisie de descendre et de me promener autour des murs de votre parc, pendant une grande demi-heure?

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous vouliez admirer mes peupliers?

AMÉDÉE.

Non!... j'étais entré dans la maison... en souvenir! je pensais au temps où... les souvenirs, madame, c'est quelque chose!

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur, c'est beaucoup!... Je vous promets ma réponse dans une heure! voulez-vous avoir la bonté de me laisser votre adresse?

AMÉDÉE.

Vous allez partir!... j'enverrai... mais non, mes gens ne doivent pas paraître ici, je ne veux pas vous compromettre!... un commissionnaire!... ou moi... madame?... voulez-vous que je vienne moi-même prendre votre lettre?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur... vous pouvez venir... je n'y serai plus... seulement !...

AMÉDÉE.

Quoi, madame?

MADAME DE VALLIÈRE.

Je vous prie... de... ne pas vous nommer!

AMÉDÉE.

Vos prières, madame, sont des ordres pour moi.

SCÈNE XII.

AMÉDÉE, JULIETTE, LA BARONNE.

JULIETTE.

M. Bargeot vient pour prendre madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Il est inutile qu'il vous trouve ici. Juliette, faites passer par la salle à manger... Je vous demande pardon, monsieur...

AMÉDÉE.

Je me retire, madame, et compte sur votre promesse... dans une heure!

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur, dans une heure.

AMÉDÉE.

Vous me permettrez de me féliciter de vous avoir revue?

MADAME DE VALLIÈRE.

Je ne peux pas vous en empêcher!

AMÉDÉE, à part.

C'est qu'elle est toujours charmante! ah! comme je suis coupable!

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE VALLIÈRE, BARGEOT.

MADAME DE VALLIÈRE, seule d'abord.

Comme il a l'air malheureux! il a quelque chagrin! Oh! je vais bien savoir...

BARGEOT.

Je viens de laisser ma femme chez son illustre couturière; c'est la troisième fois qu'elle y va depuis ce matin! la robe sera bien faite, j'en suis sûr!..... Mais..... hélas! j'ai profité de sa coquetterie pour m'esquiver! Je voulais d'abord vous rendre compte de ma visite à votre agent de change: il a placé vos fonds en rentes de Naples, comme vous me l'aviez demandé: voici cent mille francs en ducats, payables au porteur.... Et puis, je suis si heureux quand je puis être un moment seul avec vous.

MADAME DE VALLIÈRE.

Allons..... Bargeot, vous voilà encore avec vos galanteries! adressez-les à votre femme!

BARGEOT.

Vous me parlez toujours de ma femme.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous, vous ne m'en parlez jamais.

BARGEOT.

C'est qu'il n'y a rien à en dire.

MADAME DE VALLIÈRE.

Laissons cela. Y a-t-il long-temps que vous n'avez rencontré mon mari?

BARGEOT.

Quelle question!

MADAME DE VALLIÈRE.

Répondez-y, je vous en prie.

BARGEOT.

Il a été absent; mais il est de retour!... je l'ai vu mercredi à l'Opéra.

MADAME DE VALLIÈRE.

Sans doute avec quelque nouvelle conquête?

BARGEOT.

Ah! madame... ce serait, je ne vous le dirais pas! je puis vous assurer qu'il était seul.

MADAME DE VALLIÈRE.

Où en sont ses affaires?

BARGEOT.

J'ignore totalement...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous me trompez:..... il est gêné....., très-gêné.

BARGEOT.

Comment savez-vous?.....

MADAME DE VALLIÈRE.

Je sais tout... je l'ai vu.

BARGEOT.

Vous l'avez vu?

MADAME DE VALLIÈRE.

Ici même, il n'y a qu'un instant.

BARGEOT.

Et il vous a avoué...

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, non. Monsieur n'a pas abandonné son ancienne fierté! il m'a seulement proposé la vente de Grand-Clos; mais son air embarrassé...., le vôtre.... tenez, maintenant... Bargeot, vous êtes mon ami... donnez-m'en une nouvelle preuve; ne me cachez rien, je vous en conjure.

BARGEOT.

Je ne suis obligé à aucune discrétion, puisque je n'ai rien appris sous le sceau de la confidence, et je vous vois si inquiète, si troublée...

MADAME DE VALLIÈRE.

Moi! je ne suis pas troublée!

BARGEOT.

Oh! si, vous l'êtes! Et, d'ailleurs, quand je parlerais de ses torts, je le calomnierais: il n'est pas coupable, il n'est que malheureux.

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon ami, vous êtes un bien excellent homme !

BARGEOT.

Il a voulu faire marcher de front trop d'entreprises à la fois ; mais elles étaient toutes formées par l'amour du bien public... ce canal doit assurer la prospérité de deux départemens !..... sa grande filature fait vivre tout un village !..... De faux calculs l'ont égaré ;..... il a été trompé ;..... et sa dernière tournée n'a fait que l'éclairer sur ses prochains désastres.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous m'épouvantez !.....

BARGEOT.

Il est revenu précipitamment à Paris, et je le croyais même reparti ;... car...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien !

BARGEOT.

Eh bien ! puisqu'il faut tout vous avouer....., on m'a assuré que, s'il ne présente pas aujourd'hui de fortes garanties...

MADAME DE VALLIÈRE.

Aujourd'hui !.... vous en êtes certain ?.... aujourd'hui même ?

SCÈNE XIV.

JULIETTE, puis LE COMTE ALEXIS, LA BARONNE, BARGEOT, MADAME BARGEOT.

MADAME BARGEOT.

Eh bien! ma chère amie, êtes-vous prête?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, oui. (à part.) Il m'a parlé de demain matin! si d'ici là je pouvais le voir... Et cette fête!

JULIETTE, annonçant.

M. le comte Balcoff. La voiture de madame est prête.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous venez sans doute avec nous, M. le comte?

LE COMTE ALEXIS.

Je vous demanderai la permission de ne vous rejoindre que ce soir : je dîne...

MADAME DE VALLIÈRE.

Bien! très-bien! C'est dommage! En route, vous nous auriez parlé de vos chevaux. (Bas à Bargeot.) Prenez cette note, Bargeot; lisez-la! Il faudra que je vous parle après dîner; nous causerons. (Haut.) Ma chère amie, je suis à vous... vous permettez, j'ai trois lignes à écrire. (A part.) Le général n'y sera pas. (Elle écrit.)

BARGEOT, à part.

Elle est dans une agitation...

LE COMTE ALEXIS.

Il me tarde déjà d'ouvrir le bal! je parie qu'il sera encore plus brillant que les autres; et nous ferons sans doute un souper délicieux dans le pavillon, comme la dernière fois!

MADAME DE VALLIÈRE, écrivant.

Non, non; on ne soupera pas dans le pavillon.

JULIETTE.

Madame avait pourtant ordonné...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien, je donnerai d'autres ordres!... j'ai changé d'avis. (A part.) C'est le seul moyen! (Haut.) Allons, mes amis, partons, partons!... M. le comte n'offre pas la main à madame?

LE COMTE ALEXIS, à part.

Qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui?

MADAME DE VALLIÈRE, à Bargeot qui lui offre la main.

Pardon, mon ami..... un seul mot..... Juliette, ce monsieur qui vient de sortir reviendra dans un instant; vous lui remettrez cette lettre.

JULIETTE.

Mais, madame, il n'y a pas d'adresse!

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est bon! vous la remettrez à ce monsieur...., à lui seul... Mes cartons dans la calèche, et vous serez

arrivée à cinq heures..... (A Bargeot.) Allons, mon ami, venez. Je vous parlerai, Bargeot, je vous parlerai. (Ils sortent.)

JULIETTE seule.

Pas d'adresse! aucun moyen de savoir... Ah! mon Dieu! que les femmes de chambre sont malheureuses!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le second acte se passe à Saint-Mandé chez la Baronne. Le théâtre représente un jardin; à droite, un mur et une petite porte verte; à gauche, un pavillon dont la porte et les fenêtres sont fermées.

SCÈNE I.

MADAME BARGEOT, BARGEOT.

BARGEOT.

Cette fête sera charmante, et favorisée par le plus beau temps!... Avez-vous tout vu, tout admiré, madame Bargeot? Croyez-vous qu'il soit possible de déployer plus d'art, plus de recherche?

MADAME BARGEOT.

Oui... c'est bien.

BARGEOT.

C'est bien!... c'est très-bien!... Personne n'a autant de goût que la baronne..... personne!

MADAME BARGEOT.

Oh! vous, quand vous parlez d'elle, vous êtes dans une admiration...

BARGEOT.

Qu'elle se charge toujours de justifier d'avance.

MADAME BARGEOT.

Et qu'est-ce que vous aviez donc à faire après le dîner? vous êtes resté enfermé une heure avec elle!...

BARGEOT.

Nous avons parlé de sa terre....., de rentrées de fonds..... Est-ce que je ne suis pas son notaire?

MADAME BARGEOT.

Son notaire!... vous avez vos clercs! Vous la regardez quelquefois avec des yeux!...

BARGEOT.

Est-ce que vous deviendriez jalouse, madame Bargeot? Oh! je vous en prie, ne faites pas cette faute-là, vous qui répétez sans cesse que vous êtes une femme comme il faut.

MADAME BARGEOT.

Je vous entends à tout moment vanter son mérite!... Ce n'est pas difficile d'en avoir, quand on est heureuse comme elle!.... Rien ne lui manque.... elle est riche... elle a des adorateurs... elle est baronne... elle est séparée de son mari...

BARGEOT.

Merci, madame Bargeot!... Je reviens à ce que je vous disais tout à l'heure; je vous conseille d'examiner avec soin l'ordonnance du bal..... je veux en

donner cet hiver; et il faut que vous soyez prête à en faire dignement les honneurs !... C'est une soirée-modèle que vous avez sous les yeux et que je vous engage à étudier.

MADAME BARGEOT.

Elle ne s'est pas donné beaucoup de mal ! rien n'a été fait chez elle.

BARGEOT.

Parce que c'est la mode ; et cette fois-ci la mode n'a pas tort !..... Une maîtresse de maison, surtout madame de Vallière, qui est seule, qui n'a personne pour la seconder, une maîtresse de maison ne peut pas descendre à tous les embarras de détails !..... Maintenant il y a un usage consacré : on va trouver *le café de Paris*, et on lui demande une fête ; *le café de Paris* organise la fête comme il organise tout..... fort bien ! et, à l'heure indiquée, on voit arriver chez soi des rafraîchissemens, des illuminations, des glaces, un souper et de la gaieté..... par entreprise !..... au lieu d'avoir à solder les comptes de trente fournisseurs différens..., on en est quitte pour donner des billets de banque en masse... c'est bien plus commode !... Mais ce que ne fournit pas *le café de Paris*, madame Bargeot, c'est ce tact exquis, ce sentiment des convenances, cette grace...

MADAME BARGEOT.

Allez-vous continuer son panégyrique ?

BARGEOT.

Je me tais, madame, je me tais; je tiens trop à ne pas vous déplaire. Du reste, votre robe est charmante! c'est un vrai chef-d'œuvre!

SCÈNE II.

LE COMTE ALEXIS, MADAME BARGEOT, BARGEOT.

LE COMTE ALEXIS.

Ah! vous voilà, mon cher Bargeot!... Madame!... Je n'ai pas encore pu trouver la baronne...

BARGEOT.

Elle est occupée à donner quelques derniers ordres.....

LE COMTE ALEXIS.

Elle m'en veut beaucoup de ne pas avoir accepté à dîner, n'est-ce pas?

BARGEOT, à part.

Il est bon garçon, mais il est bien fat.

MADAME BARGEOT.

Oh! oui..... elle vous en veut...., car elle est d'un triste...

BARGEOT.

Taisez-vous donc, madame Bargeot. On doit tou-

jours être fâché de ne pas vous avoir, mon cher comte; mais.....

LE COMTE ALEXIS.

Ah çà ! pendant que nous sommes seuls, est-ce que vous n'avez pas remarqué combien la baronne était inquiète en partant?

MADAME BARGEOT.

Oui... elle avait quelque chose...

BARGEOT.

Il ne m'a pas semblé.

MADAME BARGEOT.

Oh! vous, vous connaissez tous ses secrets!..... M. le comte, il est resté enfermé avec elle pendant plus d'une heure.

LE COMTE ALEXIS.

Je connais la discrétion de Bargeot, et il ne nous dira rien; mais moi, la préoccupation de madame de Vallière ne m'a pas échappé... surtout quand on a parlé du pavillon!..... Il m'est venu des soupçons!.....

MADAME BARGEOT.

Des soupçons!... racontez-moi donc ça.

BARGEOT.

Quels soupçons?

LE COMTE ALEXIS.

Pourquoi n'y soupera-t-on pas dans ce pavillon? pourquoi l'entrée nous en est-elle à tous défendue?

Il communique aux appartemens par la galerie..... Eh bien! tout à l'heure, j'en ai trouvé la porte intérieure fermée! Tout ici respire un air de fête; les jardins sont illuminés; les allées sont jonchées de lampions, et ce coin seul où je vous trouve reste plongé dans une obscurité...

MADAME BARGEOT.

Tiens! mais c'est vrai.

BARGEOT.

Madame de Vallière a sans doute ses raisons; cela ne nous regarde pas. (A part.) Au fait, c'est assez extraordinaire.

MADAME BARGEOT.

Ses raisons!..... je voudrais bien les connaître..... ses raisons.....

BARGEOT.

C'est peut-être une surprise qu'elle nous ménage!.....

MADAME BARGEOT.

Ah oui! c'est peut-être une surprise!...

LE COMTE ALEXIS, à part.

Est-ce que je deviendrais jaloux?

MADAME BARGEOT.

Moi..... je crois qu'il y a quelque chose...., parce que..., voyez-vous..., elle est toujours si cachée avec ses amis, qu'on ne peut guère se fier à elle... Ah! la voilà!

SCÈNE III.

LE COMTE ALEXIS, MADAME BARGEOT, MADAME DE VALLIERE, BARGEOT.

MADAME BARGEOT.

Venez donc, ma bonne amie.

MADAME DE VALLIÈRE.

Comment ! vous vous réfugiez si loin ?... et moi qui vous cherchais de tous les côtés..... Ah ! M. le comte, je vous sais gré d'être venu de bonne heure !

LE COMTE ALEXIS.

Madame, j'ai été déjà assez malheureux de ne pouvoir pas vous accompagner. (A part.) Mais elle n'a pas mon bouquet ; non, ce n'est pas le mien.

MADAME DE VALLIÈRE.

Mais venez donc, car nous avons déjà beaucoup de monde. (Bas à Bargeot.) Vous ne m'avez pas remis l'acte signé ; je le cherche partout.

BARGEOT bas.

Le voici ; je vous l'aurais donné demain.

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui... oui... demain... je n'en avais besoin que demain.

LE COMTE ALEXIS, à part.

Tout ceci n'est pas naturel. Je suis bien sûr que ce n'est pas là mon bouquet.

MADAME DE VALLIÈRE.

Allons... Bargeot... mon ami, aidez-moi un peu à faire les honneurs... je vais vous rejoindre dans l'instant.

LE COMTE ALEXIS, bas à madame Bargeot.

Tout cela m'inquiète!... mais je vais voir mademoiselle Juliette; et je connais le moyen de la faire causer.

MADAME BARGEOT de même.

Oui : nous saurons tout par Juliette!... On dit, ma chère, que vous nous préparez une surprise.

MADAME DE VALLIÈRE.

Une surprise?...

BARGEOT.

Oui, pour ce soir... peut-être un feu d'artifice?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, non : allez, mes amis, allez... je vous suis dans un moment.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

MADAME DE VALLIÈRE seule.

Je crains à chaque instant de me trahir et de leur laisser deviner toute l'inquiétude qui me domine. Il viendra, j'en suis sûre... mais si quelqu'un le voyait... le reconnaissait!... quel éclat! mon mari! si mon oncle apprenait... lui, qui ce matin encore m'a défendu!... Je n'ai pas voulu mettre Bargeot dans ma confidence. C'est bien assez de ne pas lui cacher la vente de notre terre. Mais j'avais dit à Juliette de venir me trouver ici!... Je suis toute tremblante comme si je faisais une mauvaise action... pourtant, c'est mon mari!... oh! il ne l'est plus!... il ne doit plus l'être, il ne le sera jamais!... mais au moins, il a droit à quelque sentiment de pitié!... la pitié.... on ne la refuse à personne!

SCÈNE V.

MADAME DE VALLIÈRE, JULIETTE.

JULIETTE.

Madame! me voici.

MADAME DE VALLIÈRE.

Arrivez donc, mademoiselle, vous vous faites attendre.

JULIETTE.

Pardon, madame... c'est que... au bout de l'allée, j'ai rencontré M. le comte Balcoff... et...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien, que vous disait-il?

JULIETTE.

J'espère que cela ne déplaira pas à madame. M. le comte avait la bonté de me promettre une loge pour dimanche prochain... et si madame ne s'y opposait pas...

MADAME DE VALLIÈRE.

Je n'y vois pas d'inconvéniens, et je ne sais pas pourquoi vous avez l'air embarrassé... (à part.) Il faut la ménager, elle est si indiscrète! (Haut.) Mademoiselle Juliette, vous allez rester ici... et vous tenir près de cette porte.

JULIETTE.

Moi, madame?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui... vous... il est onze heures, n'est-ce pas?...

JULIETTE.

Oui, madame; elles viennent de sonner.

MADAME DE VALLIÈRE.

Bientôt... dans un moment... on frappera...

JULIETTE.

On frappera?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Voici la clef... vous ouvrirez!

JULIETTE.

Oui, madame, j'ouvrirai! (A part.) Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE VALLIÈRE.

Un monsieur?...

JULIETTE.

Le monsieur de ce matin?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Si vous vouliez avoir la bonté de m'écouter! Oui, le monsieur de ce matin!... Vous le ferez entrer!... vous le prierez d'attendre un moment, de ne pas s'éloigner du pavillon... et surtout... d'avoir soin... de ne pas se montrer.

JULIETTE.

De ne pas se montrer!... Oui, madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Et vous viendrez tout de suite m'avertir.

JULIETTE, à part.

C'est drôle!... (Haut.) Je ferai tout cela... madame!... mais je ne sais pas le nom de ce monsieur... et...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous l'avez vu... ne l'avez-vous pas vu?.....

JULIETTE.

Oui, madame, mais...

MADAME DE VALLIÈRE.

Mademoiselle Juliette, les domestiques qui servent avec zèle... et qui savent rester à leur place, on a des bontés pour eux! ceux qui sont curieux et indiscrets... on les chasse!... faites ce que je vous ordonne.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

JULIETTE seule.

On les chasse! on les chasse!... c'est fort désagréable d'être chassée et de ne rien savoir! Ce qui m'étonne, c'est ce grand monsieur!... il ne me fait pas du tout l'effet d'un amoureux!... Quand je lui ai remis cette lettre, il l'a prise d'un air bien froid, bien glacial!... et puis... il ne m'a rien donné!... je ne l'aime pas, moi, cet homme-là!... Et ce pauvre petit Russe, qui est si gentil!... oh! les femmes!... les femmes!... les maîtresses, surtout!... On a frappé, bon! voilà que ça commence.

(Elle va ouvrir.)

SCENE VII.

JULIETTE, AMÉDÉE.

JULIETTE.

Ne vous impatientez pas, monsieur, on y va; entrez, monsieur, entrez!...

AMÉDÉE.

Merci, mademoiselle.

JULIETTE, à part.

Si je pouvais le faire jaser. (Haut.) J'étais là, monsieur... j'étais prévenue...

AMÉDÉE.

On vous a dit?...

JULIETTE.

Oui, monsieur; madame m'a dit d'aller lui annoncer votre arrivée.

AMÉDÉE.

Eh bien, il faut obéir... il y a un bal ici... une fête, n'est-ce pas, mademoiselle?

JULIETTE.

Oui, monsieur; en vous approchant un peu, vous entendriez la musique... mais madame la baronne vous recommande de ne pas vous éloigner de ce pavillon... et surtout de ne pas vous montrer!... d'ailleurs, ce n'est pas pour danser que monsieur est venu?

AMÉDÉE.

Non, mademoiselle, non : je ne suis pas venu pour danser. Allez, mademoiselle, allez.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

AMÉDÉE seul.

Que peut-elle me vouloir?... Ce billet, dont l'écriture est à peine lisible : elle me dit de me trouver à la petite porte du bois, qu'elle me verra, que ma tranquillité en dépend, et peut-être la sienne!..... à onze heures; à onze heures : me voilà! j'y suis... Ah! si je n'avais pas perdu ma fortune, je me jetterais à ses pieds!... Et demain... demain si je n'ai pas des fonds... Deux chefs d'ateliers qui me volent;... un associé, un misérable qui se sauve avec ma caisse!... quelle différence! je devais réussir! tout le monde aurait applaudi à mes travaux...; le roi lui-même venait de m'accorder sa protection! il avait bien voulu sourire à mes efforts!... j'étais utile à mon pays.... à cette France, pour laquelle j'ai déjà donné mon sang, et pour laquelle je perds ma fortune!... L'estime publique,... de la considération, de la gloire!... Au lieu de tout cela, demain le déshonneur : malheureux que je suis!...

SCÈNE IX.

AMÉDÉE, LE COMTE ALEXIS.

LE COMTE ALEXIS, à part.

Qu'est-ce que vient de me dire Juliette? un homme caché!

AMÉDÉE, à part.

J'entends du bruit : c'est elle, sans doute.

LE COMTE ALEXIS.

Mais, oui : voilà quelqu'un... Monsieur...

AMÉDÉE.

Monsieur!...

LE COMTE ALEXIS.

Que faites-vous donc là?

AMÉDÉE.

Ce que je fais? vous le voyez, monsieur.

LE COMTE ALEXIS.

Mais, monsieur...

AMÉDÉE.

Mais, monsieur;... vous-même, qu'y faites-vous?

LE COMTE ALEXIS.

Moi, je suis au bal,... je suis invité...

AMÉDÉE.

Que savez-vous? je le suis peut-être aussi.

LE COMTE ALEXIS.

Vous,... monsieur, au bal!... en bottes!...

AMÉDÉE.

Je vous avoue, monsieur, que je ne m'étais pas encore occupé de votre toilette. (A part.) Quel est donc ce petit monsieur? c'est un étranger!... Ah! c'est sans doute ce Russe dont on m'a parlé.

LE COMTE ALEXIS.

Enfin, monsieur, qui êtes-vous?

AMÉDÉE.

Vos questions commencent à m'importuner, monsieur!... Qui êtes-vous vous-même pour m'interroger ainsi?

LE COMTE ALEXIS.

Je suis... je suis...

AMÉDÉE.

De quel droit prenez-vous ce ton d'autorité? Pour parler en maître de maison, chez madame de Vallière, êtes-vous... êtes-vous son mari?

LE COMTE ALEXIS.

Moi! son mari! Non, monsieur, non, je ne suis pas son mari; ce ne serait pas le moyen d'être dans les bonnes graces de la baronne!..... on peut être mieux que cela !...

AMÉDÉE.

Monsieur?

LE COMTE ALEXIS.

Monsieur!

AMÉDÉE.

Vous êtes un fat !!....

LE COMTE ALEXIS.

Monsieur, j'ai peut-être été quelquefois de votre avis ; mais je n'ai jamais souffert...

AMÉDÉE.

Ne le souffrez pas, monsieur !

LE COMTE ALEXIS.

Vous me rendrez raison.....

AMÉDÉE.

Oui, monsieur, oui : vous ne savez pas tout le plaisir que vous me faites.

LE COMTE ALEXIS.

Mais que venez-vous chercher ici? Madame de Vallière ne peut pas avoir invité...

AMÉDÉE.

Effectivement... monsieur... je crois qu'elle se trompe quelquefois dans le choix de ses invitations.

LE COMTE ALEXIS.

Au moins, monsieur, vous me direz qui vous êtes ?

AMÉDÉE.

Je ne vous interroge pas avec tant d'instances ; ce que je sais de vous me suffit, monsieur. Quant à moi, quant à mon nom... vous le saurez, monsieur... je vous le dirai lorsqu'il en sera temps, et dans un lieu plus favorable à nos projets ; jusque-là... ici...

je ne suis qu'un étranger...; oui, monsieur, un étranger... mais j'ai et je conserve le droit qu'a tout homme d'honneur de venger une femme indignement et lâchement offensée.

LE COMTE ALEXIS.

Eh bien, monsieur, partons.

AMÉDÉE.

Non, monsieur, nous ne partirons pas!... à présent, du moins! vous avez besoin d'une leçon...

LE COMTE ALEXIS.

Monsieur, j'en donne, et n'en reçois pas.

AMÉDÉE.

Vous l'aurez, monsieur...; mais il me plaît de vous la faire attendre... une demi-heure... Voilà le délai que je vous propose. Vous êtes bien léger, bien inconséquent; mais, si j'en crois les décorations que vous portez, on peut s'entendre, s'expliquer avec vous. Il est convenable que vous rentriez dans le bal.

LE COMTE ALEXIS.

Je ne vois pas...

AMÉDÉE.

Réfléchissez, monsieur, et vous y rentrerez... mais sans bruit, sans éclat!... Vous n'oublierez pas chez qui nous sommes : vous vous rappellerez que madame la baronne de Vallière nous fait à tous deux l'honneur de nous recevoir, et vous la ménagerez un peu plus que vous ne l'avez fait tout à l'heure.

Vous rentrerez, monsieur, et moi je resterai ici à vous attendre... La clef qu'on a laissée à cette porte vous prouve que je ne suis pas entré par surprise; je suis à l'abri de tout soupçon injurieux, puisque je reste. Mes conditions vous conviennent-elles, monsieur?

LE COMTE ALEXIS, à part.

Il a un ton d'assurance qui m'impose malgré moi. (Haut.) Oui, monsieur... oui... elles me conviennent.

AMÉDÉE.

Pas le moindre mot, à personne?

LE COMTE ALEXIS.

Je vous le promets. Je vous retrouverai ici dans une demi-heure?

AMÉDÉE.

Vous pouvez compter sur ma parole, comme je compte sur la vôtre!... Au revoir, monsieur.

LE COMTE ALEXIS.

A bientôt, monsieur... dans une demi-heure?

AMÉDÉE.

Dans une demi-heure.

(Le comte sort.)

SCÈNE X.

AMÉDÉE seul.

Un duel maintenant!... tous les malheurs à la fois!... Me demander ce que je viens faire ici? en conscience, je serais fort embarrassé de le lui dire!... Si je l'avais voulu, d'un seul mot j'aurais pu le confondre!... Mais non... elle désire, elle exige que je garde le secret; je le garderai : je n'ai déjà été que trop coupable, et je dois accepter toutes les conséquences de notre séparation.

SCÈNE XI.

MADAME DE VALLIÈRE, AMÉDÉE.

MADAME DE VALLIÈRE, entr'ouvrant la porte du pavillon.

Monsieur,... êtes-vous là?

AMÉDÉE.

Oui, madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous êtes seul?

AMÉDÉE.

Oui, madame. J'ai reçu votre lettre, et je me suis empressé d'accourir : je vous attendais en pensant à

tout ce que ce rendez-vous peut avoir d'extraordinaire, et même de dangereux.

MADAME DE VALLIÈRE.

Dangereux ! Que voulez-vous dire ?

AMÉDÉE.

Ce mystère avec lequel je viens d'être introduit m'exposait peut-être aux questions malignes de vos domestiques, qui ne me connaissent pas,... peut-être aussi aux indiscrétions de... vos amis ?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oh ! mon Dieu ! auriez-vous rencontré quelqu'un ?

AMÉDÉE.

Non, madame, non... rassurez-vous, je n'ai vu personne... mais cela pouvait arriver. Si, comme je n'en doute pas, votre femme de chambre est là maintenant pour éloigner les importuns, soyez sans crainte, vous pouvez m'apprendre ce qui me procure de nouveau le plaisir de vous voir.

MADAME DE VALLIÈRE.

Monsieur, je vous l'avoue... si ce matin je n'avais été presque surprise à l'improviste, je ne vous aurais sans doute pas reçu.... C'eût été plus sage, plus raisonnable !...

AMÉDÉE.

N'êtes-vous pas la maîtresse de vos actions ?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui : mais je sais ce que je dois à mon oncle.

AMÉDÉE.

Ah ! mon oncle !... comme j'ai mérité sa colère !

MADAME DE VALLIÈRE.

Je sais aussi ce que je dois au monde, et je n'ai pas besoin qu'il m'avertisse de la faute que je commets en ce moment; je sens moi-même combien elle est grave !... N'importe ! je vous avais vu !... il fallait vous revoir... et je ne m'en repentirai pas, puisque vous m'offrez l'occasion de vous être utile !... Monsieur : j'ai entièrement ignoré l'état de vos affaires, parce que je ne cherchais pas à le connaître; mais, cela ne vous étonnera pas, du moment que j'ai interrogé, les renseignemens me sont venus en foule.

AMÉDÉE.

C'était, sans doute, à qui me noircirait le plus à vos yeux !

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, monsieur, non.

AMÉDÉE.

On a dû vous dire beaucoup de mal de moi, madame... j'ai obligé tant de monde !... et d'ailleurs, vous-même, vous n'aviez pas de peine à y croire.

MADAME DE VALLIÈRE.

Pas de récriminations, je vous en prie... Au contraire, monsieur... il vous reste des amis... des amis dévoués; c'est une justice que je vous ai toujours

rendue... vous avez tout ce qu'il faut pour vous en faire; j'ai soumis la note que vous m'aviez remise à l'approbation de M. Bargeot.

AMÉDÉE.

Oh, lui!... je ne crains rien.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous avez raison : vous devez compter sur lui.

AMÉDÉE.

Je le sais, madame : il est des circonstances qui peuvent séparer deux hommes d'honneur, mais qui n'influent jamais sur l'estime qu'ils se doivent; je m'en rapporte entièrement à Bargeot.

MADAME DE VALLIÈRE.

Il n'a pas hésité à ratifier la demande que vous m'avez faite : voici l'acte de vente qu'il vient de rédiger... Je vous le remets, monsieur, il est maintenant à votre disposition.

AMÉDÉE.

Recevez mes remerciemens, madame; demain matin, je vous enverrai les fonds...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! je ne suis pas pressée!... je puis attendre... et je vous prie, même...

AMÉDÉE.

Non, madame; je ne souffrirai pas! Mais pourquoi ces autres papiers?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Prenez toujours.

AMÉDÉE.

Que vois-je? mais ces rentes sont à vous, madame, à vous seule.

MADAME DE VALLIÈRE.

Elles sont payables au porteur.

AMÉDÉE.

L'ai-je bien entendu! et c'est vous? c'est à moi!... avez-vous donc oublié tous mes torts?

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, monsieur, je me les rappelle sans cesse... mais celui dont je porte le nom ne sera pas déshonoré tant que je pourrai voler à son secours. Vous étiez perdu... ruiné...

AMÉDÉE.

Mais, madame...

MADAME DE VALLIÈRE.

Je sais tout... Vous étiez perdu... ruiné!... et moi, je donnais une fête... on danse... on danse là... au moment où peut-être!... Ah! croyez que si j'eusse été prévenue plus tôt... Il y a des convenances, des égards, auxquels je ne suis pas faite pour manquer.

AMÉDÉE.

Je vous admire!... mais je n'accepterai point...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous accepterez et vous partirez... c'est moi qui

vous en supplie!... Il est une seule grace que je vous demande en revanche... C'est le secret!

AMÉDÉE.

Vous êtes un ange!... Ah!... si le repentir le plus sincère... Ernestine!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Quel nom osez-vous prononcer?

AMÉDÉE.

Le nom de celle que j'ai tant aimée, que j'aimais de toutes les forces de mon être, de celle que je veux aimer toujours.

MADAME DE VALLIÈRE.

Moi! que vous avez trompée, avilie.

AMÉDÉE.

Tant de générosité m'accable et me transporte.... Ma reconnaissance se met à vos pieds! La délicatesse me défend de vous parler de mon amour, et pourtant mon cœur en est plein. Oui, c'est l'amour le plus pur qui vient le brûler et l'enivrer encore!

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, monsieur, non; de l'argent... de l'argent... tout ce que j'aurai; mais mon cœur... non, jamais... non... il a été trop profondément blessé; tout est fini entre nous; et je ne conçois même pas que vous m'obligiez à vous le rappeler.

AMÉDÉE.

Ernestine! par pitié...

MADAME DE VALLIÈRE.

Laissez-moi!... partez, je vous en conjure.

AMÉDÉE.

Non... je ne veux pas de votre or... c'est vous, Ernestine, c'est vous que je veux, que je demande!... j'implore mon pardon à genoux.

MADAME DE VALLIÈRE.

Allez-vous-en... si l'on venait!... partez, vous irez trouver Bargeot, vous compterez ensemble... toutes les avances... il les fera....

AMÉDÉE.

Mais on vous a exagéré ma position.

MADAME DE VALLIÈRE.

Partez; vous lui écrirez; nous aurons de vos nouvelles... J'entends du bruit... par grace, cachez-vous. Si mon oncle apprenait... Laissez-moi.

(Elle entre dans le pavillon et ferme la porte.)

SCÈNE XII.

AMÉDÉE seul.

Eh bien! les voilà les femmes! et nous les accusons!... nous les trahissons!... Ah! s'il nous faut quelquefois pleurer sur leur inconstance... empressons-nous d'honorer tout ce qu'elles ont dans l'ame de noble, de grand et de généreux!...

Et on a osé!..... le malheureux!..... il le paiera cher!... Ernestine! là, devant moi, on t'a couverte d'outrages; mais j'en rends grace au ciel, puisqu'il me permet de me battre pour toi!... Tu sauves ma fortune, mon honneur... moi, je vais défendre le tien... nous serons quittes peut-être!...

SCÈNE XIII.

AMÉDÉE, LE COMTE ALEXIS en chapeau et en manteau.

LE COMTE ALEXIS.

Eh bien! monsieur, me voilà à vos ordres.

AMÉDÉE.

Je suis aux vôtres, monsieur.

LE COMTE ALEXIS.

J'ai vainement cherché madame la baronne dans le bal, elle était sans doute ici?

AMÉDÉE.

Oui, monsieur, elle y était...! elle était ici!

LE COMTE ALEXIS.

Marchons, monsieur, marchons!...

AMÉDÉE.

Je suis à vous, monsieur, et je ne vous le cache pas, avec joie...

LE COMTE ALEXIS.

Je vous suis, monsieur!... Jolie petite soirée! je

suis trompé? Je perds cinquante louis à l'écarté!... Et par-dessus tout cela... un duel... en bas de soie...! Allons!... de la gaieté... même les armes à la main, à la française!!!.....

(Ils sortent par la petite porte.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

La scène se passe chez le marquis Derbon, à Paris. — Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LE MARQUIS DERBON, BARGEOT.

LE MARQUIS DERBON.

Et vous m'assurez que la blessure n'est pas grave?

BARGEOT.

Je vous le jure, général; Dupuytren sortait au moment où je suis arrivé : c'est le baron de Vallière lui-même qui avait été le chercher. Beaucoup de sang répandu les avait d'abord effrayés; mais le comte est bientôt revenu à lui, et quelques jours suffiront à son entier rétablissement.

LE MARQUIS DERBON.

Pauvre jeune homme! J'ai peine encore à m'expliquer comment l'événement a pu arriver.

BARGEOT.

J'ai peine à me l'expliquer moi-même. J'avais vu la

baronne agitée, inquiète, et toute à l'espérance de sauver son mari. J'étais loin de penser qu'elle dût le recevoir dans la soirée... La jalousie du comte Balcoff, les odieuses confidences de mademoiselle Juliette, ont amené leur rencontre; je ne veux pas même jurer que madame Bargeot ne s'en est pas mêlée!... Elle n'est pas bonne, madame Bargeot! et si la méchanceté d'une femme d'esprit est dangereuse, à plus forte raison...

LE MARQUIS DERBON.

Et voilà les amis qui avaient toute sa confiance!... Quel scandale!... tout Paris qui va être instruit...

BARGEOT.

Ah! général!... quand on ignorait encore ce qui venait d'arriver, mais quand des soupçons commençaient à circuler dans le bal, si vous aviez vu tout ce qui s'y est passé : un calme apparent succédant au joyeux tumulte de la fête, chacun s'empressant de regagner sa voiture, et non pas sans avoir lancé quelque épigramme bien mordante! près de cette pauvre baronne au désespoir, les indifférens s'esquivant en silence, et semblant se dire : on ne danse plus, on ne joue plus; nous n'avons plus rien à faire!.., quelques vrais amis qui protestaient d'un dévouement sincère, mais inutile!... des compagnes.... des rivales qui l'accablaient de leur amitié et divulguaient presque à plaisir leur perfide et insolente joie!... jus-

qu'à madame Bargeot qui a essayé de se trouver mal!

LE MARQUIS DERBON.

Mon cher Bargeot, je vous demande pardon de vous avoir mal jugé jusqu'à présent : vous êtes un brave homme.

BARGEOT.

J'ai du bon, n'est-ce pas? et vous ne vous en étiez jamais douté? Soyez tranquille, général; dans tout ceci, vous pouvez compter sur moi!... D'abord votre neveu...

LE MARQUIS DERBON.

Ah! ne m'en parlez pas : si vous m'en dites du bien, je recommencerai à penser du mal de vous : je suis indulgent! mais...

BARGEOT, à part.

Allons! plus tard peut-être... (Haut.) Certes je suis bien loin de l'excuser. (A part.) Il faut avoir l'air d'abonder dans son sens.

LE MARQUIS DERBON.

A-t-il rendu mon Ernestine assez malheureuse!

BARGEOT.

Elle, dont le fond du cœur est la bonté!... Eh, mon Dieu! comme celui de presque toutes les femmes!... car, rendons-leur justice... général...

LE MARQUIS DERBON.

Sans doute. Épousons une jeune personne, jolie,

bien élevée, vertueuse... entourons-la de tous les hommages qu'elle mérite... soyons aux petits soins pour elle... aimons-la toujours comme nous en avons fait le serment, il ne lui viendra jamais dans l'idée de nous tromper.

BARGEOT.

Certainement : ce sont nos torts qui les rendent coupables; c'est un exemple à suivre que nous leur donnons ! l'inconstance de son mari laisse des traces profondes chez une femme; c'est un germe qui produit l'indifférence, et, tôt ou tard, l'infidélité : mais je ne veux pas trop m'appesantir sur ce chapitre-là... cela me fait penser à madame Bargeot, et cela n'est pas gai!

LE MARQUIS DERBON.

S'il avait songé à tout ce que le mariage a de sacré?... Il y a des dangers, c'est vrai; mais quand on n'a pas la force de tenir une position, on ne la prend pas. Moi, moi... je savais que j'étais né pour être célibataire; c'était mon lot : eh bien, je n'ai pas voulu faire comme tant d'autres, prendre une femme pour mener la vie de garçon : je ne me suis pas marié, parce que je ne me sentais pas le courage de....

BARGEOT.

Moi, je me le suis senti, le courage!... la faute est faite; ma femme et mon droit, advienne que pourra!... mais je vous laisse, général!...

LE MARQUIS DERBON.

Vous revenez avant le déjeuner?

BARGEOT.

Je viendrai... et ma femme aussi ; c'est convenu... Jusque-là, j'ai des courses pressées... des fonds à remettre, des actes à faire signer...

LE MARQUIS DERBON.

Comment? vous !

BARGEOT.

Ah ! aujourd'hui je vais de moi-même !... c'est pour un ami... un digne et honnête homme malheureux, qui est venu me trouver ce matin... Je vous raconterai cela...

LE MARQUIS DERBON.

Bien, mon cher !... bien !

BARGEOT, à part.

Je vais l'amener ici malgré lui.

LE MARQUIS DERBON.

Au revoir, mon cher notaire : vous trouverez plus tard le temps de tuer des loups ! en attendant, faites de bonnes actions, cela vous portera bonheur.

(Bargeot sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS DERBON, MADAME DE VALLIÈRE, JULIETTE.

JULIETTE, à la porte à gauche.

Monsieur ..

LE MARQUIS DERBON.

Qu'est-ce que c'est? Ah! c'est vous, mademoiselle Juliette!

JULIETTE.

Madame est là. Venez, madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

On m'a dit que Bargeot était avec vous, et je n'ai pas osé... Il me semble que tout le monde doit lire sur mon front ma honte et mon désespoir!... Mon oncle! mon bon oncle.

LE MARQUIS DERBON.

Calme-toi, ma chère amie.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je ne sais rien; je n'ai pas de nouvelles!... J'ai été sur le point d'envoyer Juliette!... je l'avais amenée... vous permettez qu'elle m'attende!...

LE MARQUIS DERBON.

Oui, mademoiselle Juliette, oui, vous pouvez attendre!... Allez.

SCÈNE III.

LE MARQUIS DERBON, MADAME DE VALLIÈRE.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! mon oncle! il y a quelque chose de plus affreux peut-être que le malheur... c'est l'incertitude... Vous savez sans doute...

LE MARQUIS DERBON.

Oui, oui : sois sans crainte... la blessure est légère...

MADAME DE VALLIÈRE.

Une blessure!... qui!... répondez-moi! êtes-vous d'accord avec eux pour me désespérer? qui est blessé?

LE MARQUIS DERBON.

Eh, ma chère! celui des deux qui peut-être t'intéresse le plus!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon mari! Amédée!

LE MARQUIS DERBON.

Non... non... c'est le comte Alexis; mais, encore une fois, très-légèrement.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! mon oncle!...

LE MARQUIS DERBON.

J'ai peine à te comprendre.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous allez, vous allez me comprendre... vous allez lire dans mon cœur bourrelé de chagrins et d'amertume!... Après la nuit horrible que je viens de passer!... Ah! mon oncle! quand on fait un retour sur soi-même!... lorsque la conscience s'interroge..... et quand elle répond!.....

LE MARQUIS DERBON.

Ma chère Ernestine!

MADAME DE VALLIÈRE.

Je n'ai pas eu de torts graves dont je doive rougir, mon oncle! non, je n'en ai pas... mais j'ai été légère, coquette... inconséquente; j'ai cru que le plaisir et la liberté seuls faisaient la vie! je me suis bien trompée!... Oui, je le sens, la nature a placé en nous des affections qui sont indispensables et sacrées... on peut y échapper quelque temps, on est toujours forcé d'y revenir. Hier, quand vous vouliez me faire entrevoir les dangers de ma position, je vous ai arrêté, je n'ai pas voulu vous entendre : eh bien, aujourd'hui, c'est moi qui vais vous les peindre, et vous les peindre avec l'énergie que me donne la conviction intime de mon malheur! Oui, je suis en opposition avec tout ce qui m'entoure! mon état dans le monde choque nos usages, nos mœurs; il me

choque moi-même... et me pèse et m'humilie! je ne me trouve à ma place nulle part : pour prendre la moindre distraction, il me faut subir une femme qui m'ennuie et me déplaît : quand j'entre dans un salon, tous les regards se portent sur moi, on m'observe, on m'épie!... est-elle veuve?... qu'est-ce que fait son mari? où est-il? On dirait que chacun aura le droit de me demander ce que je viens faire là?

LE MARQUIS DERBON.

Mais tu exagères!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, général, non... J'ai dévoré assez long-temps mes souffrances; laissez-moi enfin le douloureux plaisir de les exhaler. Dans des réunions plus intimes, dans ces concerts où on veut bien m'applaudir, en entendant les bravos flatteurs qui m'accueillent, je me dis toujours qu'il me manque quelque chose; je cherche celui qui devrait m'approuver d'un regard, et jouir plus que moi de mes succès!... je le cherche; je ne le trouve pas; et je me figure qu'il devrait assister à mon triomphe!... Car enfin, nous autres femmes..., on nous accuse de coquetterie;..... et pourtant nous ne désirons des hommages que pour les offrir en tribut à celui qui nous est cher. Ma liberté, dont je me glorifiais avec enthousiasme, ma liberté me devient un supplice, quand elle me donne comme un brevet de galanterie, et

qu'elle semble autoriser les prétentions les plus ridicules, et quelquefois les plus insultantes !... en butte à tous les soupçons, seule, abandonnée, trahie peut-être par les domestiques qui m'entourent...

LE MARQUIS DERBON.

Oui, trahie, oui; tu as raison ! ta mademoiselle Juliette !...

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est elle qui aurait?..... la malheureuse ! Enfin, mon oncle, je vous le répète, ma position est fausse, inconvenante, intolérable !..... et de toutes les femmes, je suis la plus infortunée. Ah ! mon Dieu ! que je te remercie de ne pas m'avoir donné d'enfans !

LE MARQUIS DERBON.

Mais que veux-tu faire?

MADAME DE VALLIÈRE.

Ce que je veux, mon oncle, ce que je veux ! Je veux mon mari ! je l'aime !

LE MARQUIS DERBON.

Ton mari !... Et tu crois que je consentirai?....

MADAME DE VALLIÈRE.

Hélas ! s'il a eu des torts, n'en ai-je pas aussi à me reprocher? Dans le commencement de notre union, ai-je été assez bonne, assez prévenante pour lui? Quand j'ai vu qu'il s'éloignait insensiblement, au lieu de chercher à m'étourdir sur son insou-

ciance, n'aurais-je pas dû faire plus de frais pour le retenir près de moi? Ah! si vous l'aviez vu, comme il est triste, comme il est à plaindre; et quel beau caractère!!... cette nuit, je le chassais indignement, il me parlait de son repentir, de ses remords; il priait à mes genoux;... et j'étais inflexible. Eh bien! il venait de prendre ma défense!..... il allait exposer sa vie! l'exposer pour moi... et il ne me l'a pas dit... il ne me l'a pas dit, mon oncle! il gardait son secret; à mon injustice il n'opposait que sa générosité!

LE MARQUIS DERBON.

Oui, il s'est bien conduit: c'est un homme de cœur, d'honneur même; mais, après tant de publicité, nous n'avons qu'un seul parti à prendre; puisque le mal est fait, il faut en porter la peine. Je vais demander des chevaux: je pars pour ma terre, et je t'emmène avec moi.

MADAME DE VALLIÈRE.

Moi, partir?

LE MARQUIS DERBON.

Eh bien!

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, mon oncle, non, je ne partirai pas.

LE MARQUIS DERBON.

Mais, qui vient donc là nous surprendre?

SCÈNE IV.

BARGEOT, LE MARQUIS DERBON, AMÉDÉE, MADAME DE VALLIÈRE.

BARGEOT.

C'est moi, général; c'est moi, et le digne ami dont je vous ai parlé tout à l'heure.

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est lui!

LE MARQUIS DERBON.

Comment, monsieur, vous osez...

AMÉDÉE.

Oui, général, c'est moi qui ose me présenter chez vous!... voulez-vous m'en chasser indignement?

BARGEOT.

Nous sommes en train de faire une liquidation générale, et nous venons vous apporter vos fonds!

LE MARQUIS DERBON.

Mes fonds!... mes fonds!... vous auriez pu me les envoyer.

AMÉDÉE.

J'aurais voulu parler un instant à vous, à madame...

LE MARQUIS DERBON.

Et si elle ne veut pas vous entendre?

MADAME DE VALLIÈRE.

Je n'ai pas dit cela.

LE MARQUIS DERBON.

Eh bien! parlez, parlez!..... mais ne croyez pas que je fléchisse....

BARGEOT.

Allons, général, allons; quand on reçoit des fonds, il faut signer! moi, j'aime à me mettre en règle, tout louvetier que je suis!!... Venez, venez; car, après déjeuner, je dois essayer le plus joli cheval au bois de Boulogne : venez, venez, général!

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

AMÉDÉE, MADAME DE VALLIÈRE.

MADAME DE VALLIÈRE, à part.

Que d'émotions en un jour! aurai-je la force de les supporter?

AMÉDÉE.

Il est donc vrai, madame, que vous daignez souffrir ma présence?

MADAME DE VALLIÈRE.

Monsieur, je vous dois..... des..... des remercimens :..... vous vous êtes conduit de la manière la plus noble ;... j'en ai été vivement touchée.

AMÉDÉE.

Ce que j'ai fait était tout simple, tout naturel, madame, et...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ne vous refusez pas à mes éloges ; votre modestie ne me paraîtrait que de l'orgueil !... A la rigueur, je pourrais vous reprocher de vous être fait le chevalier d'une cause qui n'est plus la vôtre ;..... mais je n'ai pas le pouvoir d'être injuste ; je ne veux voir que votre belle action..., que la délicatesse mystérieuse dont vous l'avez entourée..., et je cède bien volontiers au besoin que j'éprouve de vous témoigner toute ma reconnaissance.

AMÉDÉE.

Si la susceptibilité m'était permise près de vous, madame, je m'alarmerais de l'espèce de dédain avec lequel vous parlez de mes droits à vous défendre.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous les avez eus, monsieur ; mais n'y avez-vous pas renoncé ?

AMÉDÉE.

Ah ! madame, n'est-ce point là ce qui fait tout mon désespoir ? Puis-je, sans m'accuser, sans me maudire moi-même, penser à tout ce que j'ai perdu, et perdu par ma faute, grand Dieu !... Ah ! si de ce cœur que j'ai tant offensé pouvait sortir un pardon généreux ; si le passé pouvait être oublié, par combien

d'amour ne répondrais-je pas à ce que votre bonté aurait de sublime!..... Cet amour ne se serait éteint que pour se rallumer avec plus de force... Mais que dis-je? est-ce que j'ai pu jamais cesser de vous aimer? Au milieu même de mes égaremens, est-ce que le souvenir de mon Ernestine ne me poursuivait pas sans relâche? il était là comme une punition de tous les momens; il augmentait la conscience de mes fautes, et jamais, non jamais, je n'ai cessé d'en éprouver l'empire!

MADAME DE VALLIÈRE.

Que puis-je vous répondre? Ce n'est pas sans émotion, ce n'est pas sans plaisir, que l'on revoit l'ancien ami de son enfance, le confident de ses premières pensées, l'objet de ses premières affections..... Oui, j'en conviens, j'ai été heureuse avec vous; mais ensuite, mon ami, vous m'avez fait bien du mal.

AMÉDÉE.

Ah! je t'en supplie, ne te rappelle que nos beaux jours,..... ces jours d'ivresse, qui voyaient se confondre et nos désirs et nos sermens, ces jours où nos cœurs se devinaient pour s'unir, où ma vie devait être la tienne, où tous deux, nous n'avions devant nous qu'un seul avenir!.....

MADAME DE VALLIÈRE.

Où est-il maintenant?

AMÉDÉE.

Il est à nous... à nous... si tu le veux... Consens à oublier mes torts!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vos torts!... vos torts!... ce n'est rien... mais songez donc à moi!... à moi, que votre abandon a flétrie, humiliée... Songez aux soupçons qui ne m'ont pas épargnée.

AMÉDÉE.

Ah! je les ai toujours repoussés, je te le jure..... mais il est un moyen de nous en venger! Tu reparaîtras avec moi dans le monde:.... ce monde si facile et si prompt à déverser l'outrage, tu y rentreras protégée par ma tendresse, et couverte de mes respects, tu forceras l'envie à s'incliner devant toi!... Ernestine! c'est l'existence ou la mort que je te demande!... sans toi, je ne suis plus rien!... avec toi, je renais!... parle... de grace! veux-tu me frapper du coup le plus cruel?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Que m'importeraient le monde et ses injustices, si j'étais sûre de vous... si je pouvais...?

AMÉDÉE.

Achève, Ernestine!... achève... est-ce le bonheur qui m'arrive?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien! oui: je crois à ta foi, à tes promesses,

à ton amour... je t'aime... oui, je t'aime encore comme à ces premiers beaux jours que tu me rappelles avec tant de charme !.... Me voilà ! je me remets à mon époux... à mon ami... à mon Amédée d'autrefois... je me livre... maintenant rends-moi malheureuse, si tu en trouves le courage.

AMÉDÉE.

Est-ce un rêve ! grand Dieu ! Ernestine ! c'est toi que je tiens dans mes bras !...

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui... oui, c'est moi !... nous voilà... nous voilà ensemble... et c'est ensemble que nous allons recommencer la vie !!!

SCÈNE VI.

BARGEOT, AMÉDÉE, MADAME DE VALLIÈRE, puis LE MARQUIS DERBON.

BARGEOT.

Des larmes !... des larmes de joie !... c'est très-bien !... mais, prenez garde... je vous annonce le général ennemi qui s'avance... il n'a pas envie de se rendre... le voici !

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est moi qui me charge de le recevoir.

LE MARQUIS DERBON.

Il y a plaisir à vous remettre des fonds, mon-

sieur,..... vous les faites prospérer; et si tous vos créanciers sont aussi contens que moi...

AMÉDÉE.

Oui, général... ils seront contens! un honnête homme peut quelquefois être abattu par le malheur: mais quand il lui reste des amis comme le cher Bargeot..... une femme, modèle de vertu, de générosité....

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh mon ami! notre terre ne nous appartient plus... mais nous avons retrouvé le repos, le bonheur, l'estime de nous-mêmes; répondez-moi, mon oncle... Avons-nous perdu au change?... Je vous vois... vous voudriez vous armer d'une rigueur devenue impossible, vous cherchez dans votre cœur une sévérité que vous n'y trouverez pas....

LE MARQUIS DERBON.

Tu crois?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Le voilà le fils que vous avez élevé, celui que vous aimiez et que vous aimez encore!... c'est mon mari!... c'est la moitié de moi-même!... il est là, sur mon cœur, et vous ne le rejetterez pas quand je le porterai sur le vôtre!...

LE MARQUIS DERBON.

Ernestine! Amédée!!!...

AMÉDÉE.

Mon oncle; mon bon oncle!

LE MARQUIS DERBON.

Oui,... je l'avoue... oui... tous nos maux sont finis... il ne nous manquera plus rien!... mais que va dire le monde?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Le monde a aussi ses momens de justice!... nous lui avons donné le scandale d'une rupture... nous lui donnerons l'exemple d'une réconciliation franche et honorable!... avec vous, général, nous n'aurons rien à craindre!... votre approbation nous servira d'égide! votre nom sans tache, ce nom si pur et si respecté, protègera le nôtre... et c'est vous, qui nous défendrez contre la calomnie.

LE MARQUIS DERBON.

Sans doute... la calomnie est comme un lâche ennemi à qui on avait laissé prendre un moment le dessus... on n'a qu'à se montrer avec l'assurance que donne le sentiment de sa dignité... on lui impose... et il se sauve....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME BARGEOT.

BARGEOT.

Demandez plutôt à madame Bargeot?

LE MARQUIS DERBON.

Nous vous attendions, madame.

MADAME BARGEOT.

Oh! me voilà : mais je ne me trompe pas... c'est monsieur...

AMÉDÉE.

Oui, madame... oui... c'est bien moi... c'est moi, le plus heureux des hommes!

MADAME BARGEOT.

Mais tout ce qu'on avait dit: ce n'est donc pas vrai?

BARGEOT.

On vous expliquera tout cela.

MADAME DE VALLIÈRE.

Qu'il vous suffise de savoir que nous devons tout à Bargeot, à son zèle, à son amitié!...

BARGEOT.

Oui : c'est un mariage que j'ai fait; est-ce que je ne suis pas notaire?

MADAME BARGEOT.

Ma bonne amie! comme je vous félicite! (Bas à son mari.) Eh bien... dites-donc, M. Bargeot? à quoi sert de se séparer, si on se raccommode? autant valait rester toujours ensemble!.....

FIN DU TROISIÈME ACTE.

PQ 2359 M26C5
Mazères, Édouard Joseph Ennemond
Chacun de son coté

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY